

L'IMPARTIAL

Union fait la Force

LA CIE. DE PUB. DE L'IMPARTIAL, PROPRIETAIRE.

G. BUOTE, RÉDACTEUR.

F. J. BUOTE, GÉRANT

VOL. 2. NO. 22

TIGNISH, ILE du PRINCE EDOUARD, LE 3 JUILLET 1902.

10 ANNEE.

FEUILLETON DE L'IMPARTIAL.

LA PANTHERE NOIRE

CHAPITRE VII

(suite)

«Voilà, mon jeune ami, des coups de feu qui vous font honneur ! s'écria Warwick, qui parut à travers la trouée ouverte par la piste au milieu de la forêt. Certes, le meilleur tireur doit vous féliciter et rendre hommage à l'habileté et à la promptitude avec laquelle vous savez décharger votre fusil !»

Et s'adressant à Taylor, il ajouta :

«Les Indiens n'auront guère envie de faire connaissance avec la carabine de ce garçon-là, qui vous sera d'un secours inappréciable.

—Il a déjà fait preuve de son talent en maintes occasions,» répliqua M. Taylor en attachant un regard de gratitude sur le jeune homme, qui examinait la blessure mortelle du loup et passait la main sur son épaisse fourrure en lissant ses poils en désordre.

«Dis donc, Daniel, cria-t-il au nègre, j'ai bien envie de garder la peau de ces loups.

—C'est comme il vous plaira, mon jeune maître, je vais les dépouiller en un clin d'œil. Seulement, observa le bon serviteur, c'est dommage que ce ne soient que des pelages d'été ; car, comme vous le savez du reste, les peaux d'hiver sont plus durables.

—Peu importe ! répliqua Walter en rechargeant son fusil, nous les utiliserons d'une manière ou d'une autre.»

Ainsi que Daniel l'avait déclaré, il eut écorché et dépouillé le loup en un instant, puis il alla rejoindre ses compagnons, après avoir étendu les peaux sur sa selle.

Au coucher du soleil, les excursionnistes atteignirent l'établissement de Warwick, où on les recut avec des cris de joie.

La langue de bison et les dindons furent livrés à la maîtresse de maison, tandis que Walter et Daniel allumaient un feu devant lequel les peaux des loups séchèrent durant la nuit.

Warwick se rendit le lendemain matin chez tous les colons du voisinage, afin de les engager à aider M. Taylor dans la construction de sa nouvelle habitation à Bear-Creek.

Deux jours plus tard, les Taylor prenaient congé de la famille Warwick, dans le but de mettre enfin un terme à leur long voyage. Warwick les accompagna avec une vingtaine d'hommes de bonne volonté.

Bien qu'il n'y eût aucune trace de route, ni même de sentier qui menât à Bear-Creek, les pionniers traversèrent la prairie sans obstacle. Mais, une fois arrivés à la lisière de la forêt, ils furent obligés d'y faire halte, la piste de bison n'étant pas suffisamment large pour permettre aux chariots de s'engager dans la forêt.

Aussi, après avoir allumé un feu sur la clairière, et tandis que mistress Taylor apprêtait le repas à l'ombre d'un grand chêne, les hommes, munis de haches et de piques, se mirent à tailler un che-

min à travers bois, coupant et sapant ceci delà.

Il va sans dire que Walter était aussi de la partie, et qu'il se servit de sa hache comme eût pu le faire un homme d'âge mûr.

Warwick, en qualité de chef de l'expédition, faisait son possible pour diriger la voie sur un point de la rivière où la berge ne serait pas trop élevée et où l'eau serait en même temps agréable.

La route que l'on tracait ainsi allait en serpentant dans les endroits les moins épais de la forêt ; car l'important n'était pas, selon Warwick, qu'elle fût plus ou moins longue, mais qu'on y perdît le moins de temps. On ménagea en conséquence tous les grands arbres, en attaquant seulement les arbrisseaux et les broussailleries.

Quelques heures après, la route était tracée jusqu'à la rivière ; mais avant d'aller plus loin les pionniers, désirant se reconforter pour pouvoir mieux travailler, retournèrent auprès de mistress Taylor, qui leur offrit une collation rafraîchissante ; après avoir pris chacun leur part, ils retournèrent à leur travail sans se livrer au repos.

Le terrain fut battu et égalisé sur les deux rives du cours d'eau, afin de faciliter le passage des chariots, et l'on continua de frayer la voie à travers bois, dans la direction ouest de la prairie.

Nos explorateurs avaient achevé leur pénible travail au moment où le soleil se couchait dans toute sa splendeur.

Ils s'empressèrent de rejoindre leurs chariots, d'y atteler les bêtes de somme, et sans plus tarder toute-la-petite caravane se remit en marche.

Avec un attelage de trois paires de bœufs, obligés de passer par des contours difficiles, de franchir des obstacles de toute nature, il fallait un conducteur aussi habile que Daniel pour mener le convoi à bonne fin ; c'est ce qu'il fit, malgré toute la difficulté d'une pareille tâche.

Le crépuscule était éclairé par les dernières lueurs rougeâtres du soleil couchant, lorsque les voyageurs sortirent de la forêt et saluèrent leur nouvelle patrie, en élevant un regard de reconnaissance et de joie vers le ciel empourpré d'or et de feu.

En quittant les bois, on s'était dirigé sur la colline qu'on avait choisie pour y établir l'habitation future, et qui ne se trouvait plus qu'à une faible distance.

M. Taylor, dont le cœur était fort ému, vint aider à sa femme à descendre du véhicule, et, remplis de confiance dans l'avenir, de reconnaissance envers Dieu, les deux époux se serrèrent dans les bras l'un de l'autre.

En un instant la tente fut plantée en terre, près de la source, on l'éclaira par un feu à son ouverture, tandis qu'on allumait un second feu au sommet de la colline, où les gens de Choctaw avaient établi leur campement. Après avoir attaché leurs bêtes de somme autour

de leur bivouac, on les laissa afin qu'elles pussent brouter l'herbe verte qui s'étendait sous leurs pieds.

Ce soir-là, mistress Taylor s'occupait des apprêts de son souper avec une gaieté inaccoutumée. N'était-ce pas la première fois qu'elle faisait les honneurs d'un chez elle, d'un *home*, qu'elle avait rêvé depuis si longtemps !

Ce ne fut qu'à une heure avancée de la nuit qu'on s'endormit les uns après les autres : les Taylor, en bénissant Dieu du fond de leur cœur ; les Choctawiens, autour de leur feu et aussi insouciant que s'ils reposaient au sein d'un pays civilisé.

Daniel et Walter Arden, avec sa peau de loup blanc, improvisèrent des lits devant la tente, puis tout fut enseveli dans un silence que rien ne vint troubler ; et peu à peu les feux s'éteignirent.

Les chevaux et les bœufs, fatigués du labeur de la journée, reposaient aussi sans sourciller.

C'est à peine si le murmure argentin de la rivière interrompait ce grand silence des bois et des plaines. La lune regardait le campement muet du haut de la voûte étoilée, et les ormes jetaient leur ombre sur les colons endormis.

Tout à coup Walter s'éveilla, croyant entendre les gromements de Pluton ; il ouvrit les yeux et se mit sur ses coudes pour mieux discerner ce qui se passait.

Il ne se trompait pas, le chien était sur pied, ses regards tournés vers le pied du monticule où les chevaux étaient couchés.

Walter distingua alors un objet noir, quelque chose d'à peine visible, qui rampait dans l'herbe à une petite distance des chevaux ; il crut d'abord s'être trompé, Mais cette chose remuait, cette forme avait des mouvements ; il éveilla alors son compagnon endormi.

«Daniel, lui dit-il à voix basse, regarde là-bas derrière les chevaux, il y a quelque chose qui bouge... ; ne serait-ce pas quelque bête sauvage ?»

—Non, répondit-il après une pause. Non, ce ne sont pas des bêtes sauvages, je crois plutôt que ce sont des aborigènes, des Indiens qui viennent voler nos chevaux. Prenez votre fusil. Nous allons les effrayer.

—Mais la distance est trop grande pour tirer, observa Walter, —Non, nous attendrons qu'ils soient près des chevaux. Je vous donnerai le signal lorsque vous devrez faire feu.

—Mais ma tante va avoir peur, Daniel : je vais la prévenir.

—Dans ce cas, hâtez-vous. Ne vous relevez pas une minute à perdre, car ces drôles s'avancent rapidement.»

Se glissant à travers les hautes herbes, avertir mistress Taylor et revenir avec les mêmes précautions auprès de Daniel, fut pour Walter l'affaire d'un instant.

«Regardez là-bas, mon jeune maître ; voyez-vous quelque chose remuer au-dessus des deux pou-

SHARPLES TUBULAR.

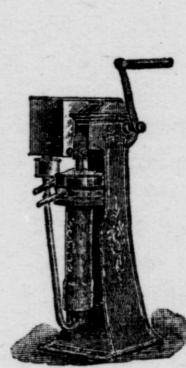
Dairy Cream Separator,

The closest skimming and easiest turning Separator in existence. Hand, Belt Power and Steam Turbine.

NO DISCS

or bowl complications whatever. Suspended Bowl, Bottom Feed. Low-down Supply Can.

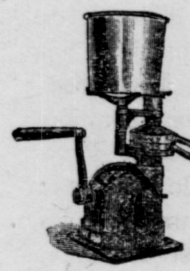
Made in a large variety of sizes, adapted to the needs of the smallest dairy or largest Butter factory.



HAND TUBULAR.



FACTORY TUBULAR.



"BUTTER CUP"

The NEW SHARPLES TUBULAR

Is the closest skimming and easiest turning Separator yet produced, securing under the most adverse circumstances as regards the quality, condition and temperature of the milk, results heretofore considered impossible. It delivers a smooth, frothless, perfect cream that will churn out more butter than can be obtained from any other Separator in existence.

It can be thoroughly and completely washed inside of five minutes, as there are only three pieces to the bowl. The Sharples machines are the most simple and durable made, and can be maintained at a less cost for oil and renewal parts than any other Separator on the market.

Complete Catalogue, Testimonials and a valuable treatise on "Business Dairying" free on application.

P. M. SHARPLES,
West Chester, Pa., U. S. A.

AUCTION SALE

Of \$12,000 worth of Watches, Jewellery, Silverware, Clocks etc., at our store, Cameron Block, Ch'Town.

We have instructed M. J. H. Havill of Chicago known as the "Prince of Jewellery Auctioneers" to open this sale for us on

Friday June 20th

The sale to continue each day at 2.30 and 7.30 until further notice. This is a chance of a lifetime to procure goods at your own price.

We are not retiring from business, but need funds to meet certain obligations. Our necessity is your opportunity. Nearly all goods are staple, a good many of them quite new and we expect to be here to back up the guarantee on all goods sold.

E. W. Taylor

son poing. Ah ! messieurs les Indiens ! un jour vous teindrez Bear-Creek de votre sang !»

Plusieurs d'entre les pionniers avaient grande envie de poursuivre les Peaux-Rouges ; mais, de l'avis de Warwick, c'était peine perdue.

«Les misérables, dit-il, ont atteint à l'heure qu'il est les fourrés

et la rivière des Pruniers, où ils avaient caché leurs chevaux selon toute probabilité. Nous essayons en vain de les rattraper. Du reste, vingt balles sont plus qu'il n'en faut pour les tenir à distance pendant un certain temps.»

M. Taylor proposa d'attacher

(suite à la 8me page)